



philosophie

COMMENT CHOISIR UN TEXTE PHILOSOPHIQUE À LIRE EN CLASSE : LES CRITÈRES DU PIRE...

- Sébastien Charbonnier

Ce texte, écrit par Sébastien Charbonnier, est un paragraphe intitulé « La dommageable densité des textes philosophiques » dans son ouvrage *Que peut la philosophie ? Être le plus nombreux possible à penser le mieux possible*, Paris, Seuil, 2013.

On peut affirmer sans risque que le principe à l'œuvre dans le choix des extraits proposés aux élèves est celui-ci : « Comme ils ne liront que peu de textes, autant bien choisir. » Or, ce bon sens pédagogique est aspiré dans une spirale qui renverse toutes ses intentions.

Les qualités exigées des textes retenus sont autant d'éléments rédhibitoires pour l'apparition d'un désir de philosopher :

1. Unité problématique du texte : comme si un texte philosophique ne pouvait pas serpenter, digresser, filer une idée jusqu'à s'égarer. Les extraits les plus fréquemment cités dans les manuels scolaires, qu'il s'agisse de Sénèque, de Montaigne, de Rousseau ou de Marx, font perdre tout le sel de leur prose. Ainsi, faire croire aux élèves que Rousseau peut être réduit au Contrat social (I, 6) est un biais culturel qui les éloigne des bonheurs de la lecture hautement philosophiques de *l'Emile* ou de la *Nouvelle Héloïse*. Qui pourrait avoir le désir de lire six cents pages de Rousseau après s'être cassé les dents sur les trente lignes où s'expose l'idée pure du « problème fondamental » du contrat social ?
2. Densité du texte : il doit se passer quelque chose à chaque ligne, comme si on ne pouvait pas lire de la philosophie avec le même plaisir qu'un roman. Comment leur faire comprendre que Marc Aurèle, Pascal ou Nietzsche peuvent aussi se lire le soir avant de s'endormir, ou qu'un cours de Foucault s'avale avec gourmandise, quitte à y revenir plus tard ?
3. Articulation logique du texte : comme si toutes les phrases écrites par des philosophes pouvaient supporter un niveau d'analyse parfaitement rationnel. Les élèves en viennent à croire que chaque ligne de philosophie cache une inférence soignée. La lecture scolaire de la philosophie est ici imprégnée de la finalité de l'examen : chaque texte est lu comme si on allait pouvoir dégager une explication de texte. On leur fait alors subir un type de lecture qui convient peut-être à l'Éthique de Spinoza ou à un raisonnement de Frege, mais rend-on justice à la richesse des écritures philosophiques en les passant au scanner du *more geometrico* ?
4. Représentativité du texte : comme si tout texte avait nécessairement pour cadre des discussions rationnelles et pertinentes - « Voyez comme Aristote s'en prend à Platon, comme Rousseau critique Hobbes ou comme Kant répond à Hume. » Mais que faire du comique de la mauvaise foi, des délires personnels, des invectives

irrespectueuses et des problématiques proprement inédites ? Qu'on ne s'étonne pas de l'impression d'invincibilité des philosophes tels qu'ils sont présentés aux élèves...

Ce portrait du matériau philosophique en minéral précieux induit une impression d'illisibilité de la philosophie à long terme chez les élèves. Le raisonnement est on ne peut plus logique de leur part : étant donné la pénibilité de la lecture des textes que le professeur leur donne, jamais il ne leur viendrait à l'idée de lire un livre de philosophie par eux-mêmes. Ainsi, en voulant leur montrer le meilleur, on ne fait que les décourager. L'objectif pédagogique de confrontation directe aux textes provoque un effet pervers en raison des principes de sélection des textes proposés à la lecture : l'impression de complexité décourageante qui en résulte ne sert rien d'autre que la logique névrosante du canon intellectuel et le mythe de la sublimité.

Quel amoureux de la philosophie lit les textes de philosophie de cette manière, sinon pour se préparer à des examens ? La joie que j'éprouve à lire de la philosophie ne réside-t-elle que dans cette dimension rationnelle ? Cette dernière est assurément indispensable, mais elle ne fait que montrer la face cristalline de la philosophie et omet tous les plaisirs subtils – ceux-là mêmes qui font que l'on va vers les textes philosophiques quand on en a le désir.

Toute la charge critique de la philosophie s'en trouve perdue : Descartes n'est plus ce penseur subversif qui tourne le dos à son éducation – notamment scolaire –, il devient un métaphysicien effrayant et pour tout dire ennuyeux. Quelle priorité se dégage de l'intention d'inculquer à des esprits la culture, par amour de celle-ci ? Veut-on émanciper les individus – la culture comme outil privilégié de libération – ou sauver la culture, par amour de celle-ci ? Dans ce dernier cas, les individus, supports vivants de la mémoire collective, sont considérés comme des moyens et non plus comme des fins. Mais quel intérêt peut-il y avoir à sauver Lucrèce, Rabelais ou Rimbaud si c'est pour perdre la vitalité agissante qui était l'essence même de leur création ? Qu'a-t-on sauvé d'eux si on en a perdu l'esprit ?